

LA TACTIQUE

Les vieux canons de l'art de toréer sont, quand on donne une passe à un taureau, d'attendre sa charge (en espagnol : *aguantar*), de ne pas rompre sous l'impétuosité de celle-ci (esp : *parar*) et, avec l'étoffe, de conduire le taureau par où on veut le faire passer (esp : *mandar*). Les trois temps se complètent mutuellement et la non observance de l'un d'eux suffit à compromettre les autres. En effet, si l'on ne laisse pas arriver la charge, on commencera par rompre et, si l'on rompt, on ne commandera plus le passage de la bête. A cette règle générale s'ajoutent, bien entendu, des détails d'exécution, variant avec la figure des passes, selon que l'on prenne le taureau avec la cape ou la « muleta », qu'on le torée à deux mains ou à une seule, de la droite ou de la gauche, que l'on tienne l'étoffe devant soi ou dans le dos, qu'on la retire par le haut ou par le bas à la fin de la passe, que l'on recherche un effet dit de châtiment sur la bête ou d'ornement (esp : *licimiento*) ou que, tout simplement, on veuille conduire l'animal d'un point à l'autre de l'arène. Ainsi, obtient-on, à la cape la *larga*, les *delantes*, les *recortes*, la *veronica*, les *lances de frente por detras* (*gaoneras*, *orticinas*), la *chicuelina*, les *remates*, tels la demi-véronique ou la *rebolera*. Et, à la muleta, les passes aidées, hautes et basses, la naturelle, la passe de poitrine, le *derechazo*, les *abanicando*, le *molinete*, la *manoletina*, etc... Tous les traités de tauromachie les décrivent minutieusement et il ne nous paraît pas utile de nous y arrêter à notre tour. D'ailleurs, on trouvera à la fin du volume des photographies illustrant les principales de ces passes, ce qui est encore le meilleur moyen d'aider qui en a besoin à les reconnaître dans la *Plaza*.

Une autre obligation du torero est d'ajuster son geste à la cadence de la charge du taureau. Evidemment, s'il décolle prématurément le leurre des yeux de celui-ci, il se découvre et, dans le cas contraire, il s'expose à se faire arracher l'étoffe par la bête. Ce souci du « timing » - comme on dirait en anglais - s'appelle le *templar*. Poussé à une extrême minutie, il confère au torero ce qu'on nomme le *temple*, qualité assez rare chez l'homme et extrêmement appréciée du public. Le torero, doué de *temple*, donne l'impression littérale de ralentir, à sa volonté, l'impétuosité du taureau. A cette fin, il use parfois d'un stratagème : baisser la main qui tient l'étoffe au moment où l'animal engage sa tête dans celle-ci. Le taureau, par le seul fait de la position qu'il prend pour suivre le leurre, le mufler au ras du sol, freine naturellement sa charge. C'est un résultat difficile à atteindre avec les bêtes qui tiennent la tête haute et refusent de la baisser. Aussi sont-elles toujours pour l'homme des adversaires difficiles.

Enfin, dans un souci d'esthétique, le torero devra renoncer à la tentation de plier ses jambes et de voûter son corps (esp : *encorvarse*). Les jambes tendues, le buste droit, il s'assurera l'allonge nécessaire par la seule extension des bras, en s'aidant d'un mouvement tournant de la ceinture.

Toutefois, ce que nous venons d'exposer jusqu'ici relève de la seule exécution de la passe. Si l'homme se contentait de respecter simplement cet enseignement, il serait assurément pris à la deuxième ou à la troisième passe, sinon dès la première. Un point essentiel – essentiel à la sécurité du torero comme à son action sur la tête – est d'orienter la charge du taureau sur un axe qui l'écarte à priori du corps de l'homme. C'est un problème tactique, en quelque sorte, dont la solution repose entièrement sur un instinct caractéristique de la bête. Le taureau, contrairement à une opinion reçue, n'est pas provoqué par la vue d'une couleur vive. La preuve est qu'il se torée aussi bien avec une gabardine ou une serviette-éponge. En 1928, Manolo et Pepe Bienvenida torèrent deux jours au Madison Square Garden de New-York avec des étoffes vertes, imposées par la Société Protectrice des Animaux, et cette innovation n'apporta aucun changement dans le jeu habituel. *Le taureau fonce sur ce qui bouge et, inmanquablement, dans la direction du déplacement de l'objet, de façon à le saisir en route.* L'art de l'homme consiste, dès lors, à attirer le taureau vers le point par lequel il ne sortira pas lui-même. Il lui suffit d'indiquer un léger déplacement dans ce sens et de ne pas le poursuivre une fois la bête lancée avec toute sa force. C'est, en somme, comme s'il cherchait à tromper un chauffeur décidé à l'écraser du haut de sa voiture et commandait, par ses feintes, l'action du chauffeur sur le volant. Ainsi, les toreros recommandent-ils toujours d'aller à la corne contraire (esp : *ir al piton contrario*). La corne contraire est celle opposée au côté du taureau sur lequel on vient où l'on se place. Par exemple, sur le côté gauche, il n'y a aucun inconvénient à ce que le taureau vous regarde, pourvu qu'au moment, où il se décide à charger, on avance le leurre vers sa corne et son œil droits, lui faisant croire que l'on va fuir dans cette direction. C'est encore la raison pour laquelle le torero a toujours soin de ne pas « perdre de terrain », c'est-à-dire, après chaque passe, d'aller légèrement de l'avant pour maintenir la bête dans son illusion. Au contraire, le moindre recul – fût-il dû à l'indécision ou à la peur – indique à la bête la vraie sortie de l'homme et a pour effet immédiat de la rabattre sur lui. Plus l'homme reculera pour échapper au taureau, plus celui-ci lui coupera naturellement la retraite, et il n'aura bientôt d'autre ressource que de se réfugier derrière la barrière. Cette psychologie animale est une arme à deux tranchants, dont il faut, à tout prix, choisir le bon ! Plus le torero se confie, plus il domine ; plus il a peur, plus il se met lui-même en danger et, suivant l'expression espagnole, se jette le taureau dessus. Pratiquement, le torero se présente de face, soit qu'il soit venu au taureau en ligne droite ou, déjà, sur une ligne légèrement en biais, ce qui a pour avantage de commencer à tromper l'animal. Lorsque la charge du taureau l'a amené à portée d'homme, celui-ci se défend légèrement sur la gauche – dans l'hypothèse d'une passe de cape ou de muleta donnée sur la gauche – avance le leurre dans cette direction et, le traînant devant la pointe des cornes, et plus particulièrement devant la corne droite, commande le passage du taureau comme il l'entend. Libre à lui de donner une sortie large ou serrée. Le dosage est dans l'accentuation de son geste, dans la plus ou moins grande douceur qu'il y met. Le détail capital est que le taureau, qui venait en ligne droite sur l'homme, est dévié, par lui, sur une oblique de plus ou moins de degrés. Ce passage forcé de la « droite » à l'« oblique » est ce que les Espagnols

appellent *cargar la suerte* (charger la passe). Il n'est pas seulement un pari hardi porté sur la psychologie de la bête. Il est aussi le moyen en se retournant lentement au passage du taureau, de l'accompagner le plus loin possible de la main gauche – dans le cas présent d'une passe donnée sur la gauche – et de le mieux « conduire ». (Dans le *toreo de muleta*, cet accompagnement avec la main s'appelle *correr la mano* – courir la main. Il est le propre des grands toreros). Et « conduire » suppose dominer, enchaîner les passes, à la volonté de l'artiste, dans un ordre quasi architectural de leur ensemble. On comprendra aisément que l'allongement de la « droite », si, toutefois, elle accélère spectaculairement la charge du taureau, a moins de mérite que l'allongement de l'« oblique » dans laquelle le torero imprime sa volonté à la bête, la retient et la dirige, tout en restant à portée d'un coup de tête, à la moindre erreur ou distraction de sa part. Le torero est à l'expectative tant que le taureau avance vers lui en ligne droite. Il ne torée vraiment que quand il l'entraîne sur l'« oblique ». Cinquante centimètres d'extension supplémentaire de l'« oblique » ont toujours, ainsi, valu plus que dix mètres de prolongation de la « droite ». Le *toreo* à base de *cargar la suerte* implique des taureaux à charge franche. Ce n'est pas forcément monnaie courante. Beaucoup ont un grain plus ou moins accentué de bœuf (esp : *mansedumbre*) : leur charge est rare et désordonnée (esp : *descompuesta*). Tous, ou presque, raccourcissent leur longueur de charge par fatigue, au cours du combat, et le *cargar la suerte* ne se pratique pas impunément avec des taureaux s'arrêtant à mi-course pour relever la tête dans un dangereux *derrote* (coup de corne par le haut). Aussi, les toreros fidèles à cette école, tel Pepe Luis Vasquez de nos jours, sont-ils amenés à couper leur *faena de muleta* (Faena, synonyme de travail en espagnol, désigne couramment l'ensemble des passes de muleta faites par un matador) assez tôt, quitte à prolonger par des demi-passes dans lesquelles, suivant la définition espagnole, le taureau « ne passe pas » et le torero reste devant la tête du taureau. Ainsi en était-il toujours à l'époque, maintenant légendaire, de Lagartijo, Guerrita, Joselito et même Belmonte. Aujourd'hui, sans doute, sous l'impulsion d'un public nouvellement venu à la corrida et dont les goûts sont différents, sans doute, aussi, parce que le renchérissement du spectacle comporte une recherche du « merveilleux », la tendance est à la multiplication en série des passes de cape ou de muleta et les toreros s'y sont adaptés de la façon la plus commode pour eux. Au lieu de se présenter de face au taureau, ils le font de profil, autant dire déjà profilés sur la corne. Et ils orientent la charge du taureau sur l'axe désiré, avant qu'il s'ébranle. Ce résultat, ils l'obtiennent en s'approchant à petits pas de la corne contraire, le leurre maintenu à la hauteur ou même légèrement en arrière du corps. Si l'animal les regarde, ils s'arrêtent, secouent imperceptiblement l'étoffe pour fixer à nouveau son attention sur elle (esp : *tocar el toro*) et reprennent leur marche. Au moment où la bête fonce, ils cessent d'avancer et, lancée sur l'axe qui lui était indiqué, elle leur passe sous le ventre.

Ils rentrent celui-ci au besoin, quitte à le sortir ensuite pour se tacher de sang en se frottant aux flancs de l'animal. L'effet produit sur l'ensemble du public est très grand. Pas un taureau, même couard, ne refuse une demi-douzaine de charges à cette pression. Les charges des

bêtes braves, quand elles vont en s'épuisant, peuvent s'exploiter jusqu'aux derniers centimètres. Par surcroît, la corne ayant passé l'homme au tout début de la charge, il lui est facile de se replacer pour la passe suivante sans avoir à conduire la tête de la bête à bout de bras. Il peut ainsi joindre les pieds, faire la statue, et, si le cœur lui en dit, perdre son regard dans l'horizon des *tendidos* (Secteur des arènes où s'assied le public). Autrement dit, le torero s'est situé sur un axe parallèle à la charge du taureau et n'en bouge plus. Il a supprimé l'oblique, le *cargar la suerte*, le détour imposé en pleine charge de la bête. Il ne la fait plus passer, il la laisse défiler. Et même, s'il cite (Mot espagnol désignant l'action de provoquer la charge du taureau) une ou deux fois à une distance spectaculaire, comme cela se fait beaucoup de notre temps, cet allongement de la « droite », ainsi que nous le montrions, ne tend qu'à faire oublier au public l'escamotage de l'« oblique », si difficile à tracer et, cependant, essence même de l'art de dominer à fond les taureaux (La preuve en est que les adeptes du *toreo* de profil reviennent automatiquement au *cargar la suerte*, dès qu'il leur faut dominer un adversaire difficile avec des passes par le bas). En deux mots, on joue plus, on se bat moins. On profite de l'élan de la bête jusqu'à ce que fatigue s'en suive. On cesse de lui imposer toute sa volonté. Cette façon de toréer – il serait puéril de le nier – est le fruit de recherches savantes, de mises au point auxquelles Manolete eut sa plus grande part et que Litri a poussées un peu plus loin (Litri a tendance à se présenter de face dans ses *naturelles*, mais ne charge pas, pour autant, la *suerte*. Sa caractéristique est de se dégager d'un coup de poignet assez brusque et qui imprime à la muleta une sorte de coup de fouet – esp : *latigazo* – dans la direction de la corne contraire. Comme il le fait à la dernière seconde, l'émotion du public est très grande. Ce procédé a, toutefois, l'inconvénient de ne pas conduire la bête. Il se contente de la reprendre à chacun de ses retours et de s'en débarrasser de la même façon. C'est, beaucoup plus qu'une escrime, une manière de corps à corps constant. Par contre, dans ses fameuses *manoletinas*, les yeux tournés vers les spectateurs, il utilise à cent pour cent les avantages de la position de profil). Elle n'est pas dénuée d'art. elle est, toutefois, loin d'être unanimement admise. En effet, la seule difficulté du *toreo* de profil, par ailleurs si commode, est d'arriver à la corne contraire avant que le taureau parte et les matadors l'ont résolue en alourdissant, prématurément leurs adversaires par une intervention exagérée des picadors.

Certes, entre les deux écoles et leurs extrêmes : l'écart brusque, à leurre tendu du torero des années 1900 qui avait pour effet de jeter la bête très loin de l'homme et la *manoletina*, cette façon paradoxale de trouver, à corne passée, un angle mort dans le cou du taureau, il existe une sorte de compromis. Certains spécialistes l'appellent le *toreo* de trois quarts. Tout en marchant, s'il y a lieu, à la corne contraire avant que l'animal fonce, l'homme, quand il s'immobilise, reçoit la charge de trois quarts. Il peut ainsi indiquer le *cargar la suerte*, tracer une oblique à angle très aigu, il est vrai, mais de nature à lui permettre d'exercer un certain contrôle (esp : *viaje*) de la bête.

Les matadors ont toréé de face jusqu'à Belmonte (1914) de trois quarts jusqu'à Manolete (1939) et, ensuite, de profil. Un tel abus de la position de profil a suivi l'exemple de

Manolete qu'aujourd'hui les jeunes toreros en vedette (Antonio Ordonez, Manolo Vasquez, par exemple) reviennent tous plus ou moins au toreo de trois quarts, comme à une nouveauté. Des artistes de la classe de Pepe Luis Vasquez et de Luis Miguel Dominguin ne l'avaient, en fait, jamais abandonné. En tout cas, que l'on torée de face, de profil ou de trois quarts, la tactique repose toujours sur l'appel fait à la « corne contraire ». Les bêtes s'y prêtent à l'infini. Deux choses peuvent arriver. La première est que, à la suite de cinq ou six passes faites en série, le taureau se mette à vous coller (esp : *colarse*), à freiner sa charge dans le leurre, à commencer en quelque sorte à réfléchir sur l'attrape qu'on lui fait. La solution est alors de laisser se « rafraîchir » le taureau – suivant le vocabulaire en usage chez les professionnels. On suspend le jeu, on s'éloigne de plusieurs pas, pour revenir ensuite et attaquer de nouveau. Cette courte pose désintoxique, pourrait-on dire, le taureau et le rend tout à son instinct premier. Elle est d'une pratique indispensable dans les *faenas de muleta*, dont elle permet seule la prolongation. Il arrive aussi que le taureau apprenne. En réalité, toute bête commence à apprendre dès son entrée dans l'arène. Elle apprend plus ou moins vite suivant sa nature, suivant aussi la façon dont elle est toréée. L'excès de passe de cape au début, surtout si elles sont mal données et tendent trop à retourner la bête sur elle-même, la mettent sur le chemin de la vérité. De là, découle la recommandation faite aux subalternes (esp : *peones*) de limiter leurs interventions au strict nécessaire, de toréer de préférence par devant et à une seule main. Mais ce que l'animal apprend, c'est seulement que l'homme est derrière l'étoffe. Il s'arrête, alors, à mi-passe, puis se retourne brusquement pour cueillir, comme dans un crochet aux jambes, son adversaire. La défense de l'homme – particulièrement visible dans les élevages où l'on torée certaines vaches plusieurs fois au point que les professionnels disent d'elles qu'elles « finissent par savoir la latin » - est de ne pas rester sur place au moment où la tête est dans les plis de l'étoffe et de se porter rapidement vers la queue de l'animal pour échapper à la prise des cornes. C'est une autre escrime qui ne permet ni le *para*, ni le *mandar* des canons de la tauromachie et exige des déplacements constants. Mais le curieux est que la possibilité du dégagement *in extremis* de l'homme repose entièrement sur l'accentuation initiale de la fausse sortie indiquée à la bête. Le taureau vient au corps – suivant l'expression consacrée – non pas au cours de sa charge, mais à sa terminaison. Il ne cesse pas, pour autant, d'obéir à l'appel à la corne contraire, que l'on marquera alors de loin et avec beaucoup de netteté pour embarquer la bête dans un galop accéléré, dont la fougue entraînera celle-ci au-delà du point critique pour l'homme. L'instinct animal est si profond qu'il sert de base à toute la tactique du torero. Un autre instinct, non moins particulier, commande ce que l'on pourrait considérer comme la stratégie du combat dans l'arène et qui est la question des terrains, dont nous allons maintenant nous entretenir.